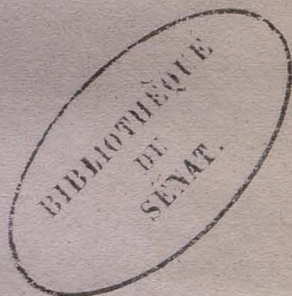
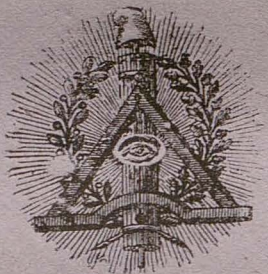


Cote 472

C. 9

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OR.



REVOLUTIONNAIRE

LIBRARY, BOSTON

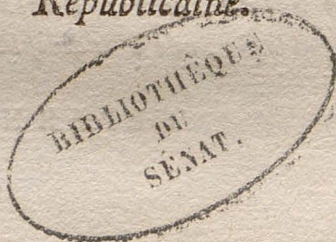
1847

ALEXIS
ET ROSETTE.

OU

LES HOULANS,

Pièce Républicaine.



PROPRIÉTÉ.

*D'après le traité fait entre nous , P. Desriaux ,
homme de Lettres, & L. Deperne , Libraire à
Lille , que ledit Desriaux a cédé au citoyen
Deperne , le droit d'imprimer & faire vendre &
imprimer autant de fois qu'il jugera à propos ,
la piece intitulée Alexis & Rosette ou les
Houlans, piece Républicaine ; c'est pourquoi
je déclare que je place cet ouvrage sous
la sauve garde des lois & de la probité des
citoyens, & que je poursuivrai devant les
Tribunaux, toute personne qui au mépris des
lois existantes, se permettroit d'en faire une
contrefaçon sans mon consentement formel & par
écrit.*

*Fait à Lille, ce 1er. Préréal, l'an 2me. de
la République, une & indivisible & impérissable.*

DEPERNE, Libraire.

*Cette piece se vend à Lille, chez Deperne
Libraire, rue Neuve, n°. 175.*

ALEXIS
ET ROSETTE,
OU
LES HOULANS,
PIÈCE RÉPUBLICAINE,
EN UN ACTE ET EN VERS,
Du Citoyen DESRIAUX,
Musique du Citoyen PORTA.

Prix 25 sous.



A PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

P E R S O N N A G E S.

LE MAIRE *du Village.*

ROSETTE, *nièce du Maire.*

ALEXIS.

LA MÈRE GÉRARD, *Fermière.*

UN OFFICIER FRANÇOIS.

UN HOULAN.

SOLDAT FRANÇOIS.

HOULANS.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(*La Scène est dans un Village.*)

ALEXIS ET ROSETTE,

O U

LES HOULANS.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente une place au milieu d'un village où est planté l'arbre de la liberté. À droite la maison du Maire ; à gauche celle de la Mère Gérard , & dans le fond une montagne.*)

ROSETTE, ALEXIS *en habit de jardinier & en bonnet de police.*

ALEXIS *suivant Rosette.*

Mais, écoutes-moi donc.

ROSETTE.

Non, je n'écoute rien.

ALEXIS.

Peux-tu me refuser un moment d'entretien ?

ROSETTE.

Vas reprendre ton poste , & laisses-moi tranquille.

ALEXIS.

Quatre mots seulement.

ROSETTE.

Vas défendre la ville.

ALEXIS.

La ville est assiégée, & nous la défendrons.

Nous avons sur les murs braqué tous nos canons.

Ce soir la garnison doit faire une sortie ,

Et je me réjouis d'être de la partie.

ROSETTE.

Si tu veux m'épouser, mon ami, bats-toi bien ,

Moques-toi du canon, brave tout, ne crains rien ,

Hormis la honte & l'esclavage.

A 2

(4)

A L E X I S.

Tu ne peux pas douter, je crois, de mon courage.

R O S E T T E.

Il est vrai. Cependant que viens-tu faire ici?

Un bon Soldat doit-il se comporter ainsi?

Mon oncle, tu le sais, Maire de ce village,

De nous marier a promis

Sitôt que vous aurez chassé les ennemis.

A L E X I S.

Et c'est ce qu'on va faire. Un peu de patience.

De tous ces brigands là nous purgerons la France.

Nos drapeaux ont déjà flotté dans leur pays.

(On entend le tambour.)

R O S E T T E.

Tiens, voilà le tambour.

A L E X I S.

Oh, c'est un bon présage.

R O S E T T E.

Si tu diffères d'avantage,

On se battra sans toi. Vas donc, cher Alexis.

D U O.

Que la voix de ta maîtresse
Se fasse entendre à ton cœur.

A L E X I S.

Où, la voix de ma maîtresse
Se fait entendre à mon cœur.

R O S E T T E.

Vas-t'en donc par ta valeur
Mériter ma tendresse.

R O S E T T E.

Vas-t'en donc par ta valeur
Mériter ma tendresse.

A L E X I S.

Où, je vais par ma valeur
Mériter ta tendresse.

A L E X I S.

Adieu, Rosette.

R O S E T T E.

Adieu.

A L E X I S.

Mais avant de partir

Qu'un tendre baiser soit le gage...

R O S E T T E.

Non, non, je n'y puis consentir.

A L E X I S.

Quoi, la veille d'un mariage?

(5)

ROSETTE.

Pour enflammer ton courage,
As-tu besoin de cela ?

ALEXIS.

Un guerrier plein de courage,
N'a pas besoin de cela ;
Mais de ton amour, je gage,
Ma tendresse l'obtiendra.

ROSETTE.

Hé bien

ALEXIS.

Hé bien ?

ROSETTE.

Le voilà.

Ensemble *s'embrassant.*

Le voilà, le voilà.

(*Ils se séparent, & vont chacun à un coin opposé
du théâtre.*)

ROSETTE à part.

O douce allégresse !
Moment plein d'appas !
Avec quelle ivresse,
Il vole aux combats.

ALEXIS à part.

O douce allégresse ?
Moment plein d'appas !
Avec quelle ivresse,
Je vole aux combats.

SCÈNE II.

ROSETTE seule.

C'Est plaisir, quand chacun met la main à l'ouvrage.
Notre sexe n'a pas la gloire & l'avantage
De se former en bataillons,
Et de voir les houlans nous tourner les talons ;
Mais par d'autres moyens nous servons la Patrie.
A combien de jeunes guerriers,
N'avons-nous pas insinué l'envie
D'aller moissonner des lauriers !
Ils volent à nos voix, nous sommes leurs oracles,
Et l'amour, chaque jour, fait de pareils miracles.

(6)

A I R.

Quel bonheur de voir son amant,
Couronné par la victoire !
Est-il un plaisir, une gloire,
Est-il un sort plus charmant ?
Alexis, pour me satisfaire,
Va s'exercer dans les combats ;
Amour, fais triompher son bras,
Le reste sera mon affaire.
Quel bonheur, &c.

Où, je crois que bientôt . . . mais qu'est-ce que je vois ?
C'est mon oncle suivi de tous nos villageois.

SCÈNE III.

LA MÈRE GÉRARD, LES VILLAGEOIS ET
VILLAGEOISES, *ayant LE MAIRE à leur tête,*
arrivent sur la marche des Marseillois. ROSETTE.

(*On suspend à l'arbre des couronnes & guirlandes
de fleurs.*)

LE MAIRE (*montrant à ses Concitoyens le livre de
la Constitution.*)

ECOUTEZ, mes enfans, voici votre évangile.
(*Il s'assied au pied de l'arbre sur un banc de gazon.*)
Non, il n'existe point d'ouvrage plus utile.
Les droits sacrés de l'homme y sont gravés en traits
Que le tems destructeur n'effacera jamais.
(*Il met ses lunettes & lit.*)

1

Tous les hommes, dès leur naissance,
Sont libres, sont égaux en droits.
Point de rangs, point de différence,
De la nature c'est la voix.
Pour se distinguer du vulgaire,
Dans l'ordre social,
Il faut se rendre nécessaire
Au bonheur général.

(*Il ôte ses lunettes.*)

LA MÈRE GÉRARD.

Ainsi les intrigans . . .

(7)

L E M A I R E.

Seront bannis des places.

L A M È R E G É R A R D.

Le mérite & l'honneur...

L E M A I R E.

Sont dans toutes les classes.

Pratiquer les vertus, acquérir des talens,

Voilà ce qui conduit aux emplois différens.

C H O E U R.

O décret qui nous présente

L'avenir le plus flatteur !

O loi divine & charmante

Graves-toi dans notre cœur !

L E M A I R E remet ses lunettes & lit.

2

De quel droit l'affreux despotisme

Nous livroit-il à ses fureurs ?

De quoi se plaint le fanatisme,

Quand on dévoile ses horreurs ?

Nous vivons sous des loix communes,

Pour défendre dans tous les tems

Notre liberté, nos fortunes,

Et résister à nos tyrans.

(Il ôte ses lunettes.)

L A M È R E G É R A R D.

Ces tyrans sont les Rois.

L E M A I R E.

Nul mortel ne l'ignore.

Le trône est renversé... Mais surveillons encore,

Surveillons avec soin ces vils conspirateurs

Dont l'ambition dévorante

Voudroit donner de nouveaux oppresseurs

A la République naissante.

S'ils portent jusques-là leur audace imprudente,

Traitons-les sans pitié, comme ils sont sans vertus.

Montrons-leur qu'il existe encore des Brutus.

C H O E U R.

O décret qui nous présente

L'avenir le plus flatteur !

O loi divine & charmante

Graves-toi dans notre cœur,

SCÈNE IV.

UN OFFICIER *françois à la tête d'un détachement avec trois drapeaux, dont un tricolor & deux autrichiens enlevés à l'ennemi.* LES PRÉCÉDENS.

L'OFFICIER.

REDOUBLEZ vos chants de victoire,
Nos remparts assiégés ont vu fuir l'ennemi.
Ces drapeaux, remportés sur lui,
Sont les marques de notre gloire.

LE MAIRE.

Faut-il s'en étonner ? Le destin du François
Est de vaincre ou mourir, en défendant ses droits.

ROSETTE *à l'Officier.*

Vous avez fait, Monsieur, des actions fort belles ;
Mais, du jeune Alexis, savez-vous des nouvelles ?

L'OFFICIER.

Certainement.

ROSETTE.

Pourquoi n'est-il pas avec nous ?

On ne l'a pas tué ?

L'OFFICIER.

Non, non. Rassurez-vous.

Il a montré dans cette affaire

Une intrépidité qui n'est pas ordinaire ;

Et chacun a paru d'accord au même instant

D'honorer sa valeur par un grade éclatant :

Il doit être nommé chef d'une compagnie.

ROSETTE *gaiement.*

Tant mieux ! Nous irons tous à la cérémonie.

(elle sort).

LE MAIRE *à l'Officier.*

C'est ma nièce.

L'OFFICIER.

Fort bien.

LE MAIRE.

De simple jardinier,

Alexis, son amant, est devenu guerrier ;

Et

(9)

Et s'il contribue à la gloire
De chasser les Prussiens de notre territoire ;
Pour prix de sa valeur, je dois les marier.

L A M È R E G É R A R D.

Oui, bravo, quand on a du cœur & du courage,
Le reste va tout seul, & ça va toujours bien ;

Mais un poltron mis en ménage,
Ne fut, & ne sera jamais que bon à rien.

L' O F F I C I E R.

A I R.

1

Sous les Drapeaux de la Patrie ,
On vole gaïement aux combats ;
Tous les Citoyens sont Soldats ,
Et brûlent de la même envie.
Voilà ce qui doit à jamais ,
Immortaliser les François.

T o u s.

Voilà , &c.

2

Attaquer avec assurance
L'ennemi qui veut résister ;
Quand il est soumis, le traiter
Avec douceur & bienfaisance.
Voilà , &c.

T o u s.

Voilà , &c.

3

Peuples soumis à l'esclavage
Des Tyrans les plus odieux ,
Sur notre exemple ayez les yeux ,
Et montrez le même courage.
Osez , comme tous les François ,
Combattre , & punir leurs forfaits.

T o u s.

Osez , &c.

B

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ensuite UN HOULAN
avec sa Carabine en bandoulière.

LE MAIRE.

J'APPERÇOIS venir

LA MÈRE GÉRARD.

Quoi ?

LE MAIRE.

Sa démarche est suspecte.

Approchons. N'est-ce pas ? . . . Oui, c'est un Déserteur.

L'OFFICIER.

Un Déserteur ! Qu'on le respecte,

Et qu'on le traite avec douceur !

UN SOLDAT.

Qui vive ?

LA MÈRE GÉRARD.

Le voilà qui descend la montagne.

LE MAIRE.

Tenez. Le voyez-vous courir dans la campagne ?

LE SOLDAT.

Qui vive ?

LA MÈRE GÉRARD *au Houlan.*

Mon ami, ne crains pas d'approcher.

(*Le Houlan se glisse dans un buisson.*)

Il nous fuit, il a peur, il vient de se cacher.

Le Houlan paroît sur une éminence ; les Soldats & Officiers élèvent leurs chapeaux au bout de leurs armes, en signe d'amitié.

T O U S.

Avance !

Le Houlan sort un Fifre de sa poche, & joue l'air

ça ira.

T O U S.

Avance !

LE HOULAN *s'approchant.*

Pon Français ! moi point fouloir li guerre.
Itre afee sous l'ami , si sous mi recevoir.
A li France , pon jour. *Il salue.* A l'Autriche , *il se*
retourne , pon soir.

(*Il tire sa Carabine*).

L'OFFICIER.

Où , de la Liberté viens habiter la terre ,
Et jouis du bonheur que nous goûtons ici ;
Mais ôtes ta cocarde , & reçois celle-ci.

(*Il lui présente la Cocarde Française.*)

LE HOULAN *la baisant avec transport.*

Fifre lipre ou mourir !

(*Il la met à son Bonnet , après avoir jetté la sienne*
avec mépris.)

L'OFFICIER.

Sois assuré qu'en France ,
Ton ouvrage du moins aura sa récompense.

LE HOULAN.

Fifre lipre ou mourir !

L'OFFICIER.

Il suffit d'y chérir ,
D'y respecter nos Lois.

LE HOULAN.

Fifre lipre ou mourir !

A I R.

Sti pel arpre par son pñsence ,
Sempie dire à mon cœur ;
Tou ni peux rencontrer qu'en France
Li gloire & li ponheur.
Tou t'es fait patte en défendant ton maître ,
Pauvre Houlan , assez di' fois ;
Pour patte à ton tour , tiens ti mettre
Du côté dis François.
Sti pel arpre , &c.

L'OFFICIER *lui montrant les Drapeaux Autrichiens.*
Connois - tu ces Drapeaux ?

LE HOULAN.

Non ; ne pas li connoître.

Moi fouloir défendre ceux - là.

Il se place dans les rangs à côté du Drapeau François ,
& porte ses armes.

L'OFFICIER.

Dans le pays qui t'a vu naître,
La victoire les conduira.

LE HOULAN sous les armes, & d'un air sérieux.
Tant mieux.

L'OFFICIER.

Nous nous sentons la force & le courage,
D'aller jusques chez vous détruire l'esclavage.

LE HOULAN.

Tant mieux, si men pays difient lipre à son tour;
Moi fouloir pour cila mi patte nuit & jour.

LE MAIRE.

Il est franc & loyal, il a l'air d'un brave homme,
Mais, nous ne songeons pas que peut-être il a faim.
Permettez-moi, je veux qu'il goûte de mon vin.

(Il entre chez lui).

LE HOULAN.

Moi n'afoir en deux jours rien mangé qu'iné pomme.

L'OFFICIER.

Et tu chantois si bien?

LE HOULAN.

Du matin jusqu'au soir,

Moi chantir dans la Ripublique.

(Le Maire revient avec une bouteille & un verre).

LA MÈRE GÉRARD au Houlan.

Mais il faut boire, pour avoir
De l'esprit en musique.

LE MAIRE au Houlan.

Tiens, prends cette razade.

LE HOULAN prenant le verre.

Oui, poire à li santé,

Du Général François, & de la Liperté.

(Il boit).

LE MAIRE.

Hé bien?

LE HOULAN.

Oh, que c'est pon!

LE MAIRE.

Allons, encore un verre.

(Il lui verse à boire).

LA MÈRE GÉRARD.

Le vin donne du cœur, & provoque à la guerre.
C'est un bon restaurant.

LE HOULAN.

Encor à li santé

Dis braves Citoyens & de la Liperté.

(Il boit).

L'OFFICIER.

En boit-on de pareils dans le Camp de ton maître ?

LE HOULAN.

Non, chamals. Non, Monsir; nous ni pas li connoître.

Quand nous afoir de l'eau, nous itre pien contens.

N'en afoir pas toujours dy l'eau.

LA MÈRE GÉRARD.

Pauvres enfans !

J'en ai pitié. Cela fait gémir la nature.

L'OFFICIER.

C'est vrai. Qu'avez-vous donc pour votre nourriture ?

LE HOULAN.

Du chival.

LA MÈRE GÉRARD.

Du cheval !

LE MAIRE.

Oui; mais qu'ajoute-t-on ?

LE HOULAN.

Rien. Du chival tout sec... Et des coups de pàton.

TRIO.

L'OFFICIER.

Sois notre Frère,

Embrasses-nous.

LE MAIRE, LA MÈRE GÉRARD, L'OFFICIER.

Oui, nous voulons te faire

Oublier ta misère.

Sois notre Frère,

Embrasses-nous.

LE HOULAN.

Ah, qui c'est pien ! ah, qui c'est doux !

T O U S.

Sois notre Frère,

Embrasses-nous.

LE HOULAN.

Ah, qui c'est pien ! ah, qui c'est doux !

Il les embrasse tous les uns après les autres , en disant :

Ah, qui c'est bien , quand c'est un homme ; Ah , que c'est doux ! quand c'est une femme.

T O U S.

Qu'il est content d'être avec nous !

L' O F F I C I E R.

Ne te répens-tu pas , en voyant qui nous sommes ,
D'avoir pris contre nous le parti de ces hommes ,
Qui se croyant formés pour régir l'Univers ,
Voudroient se divertir à nous donner des fers ?

L E H O U L A N.

Pour Cisar & pour Christ , lis Houlans , lis Croates ,
Si patte di pon cœur , . . mais nix Aristocrates.

L E M A I R E.

Ce sont ces traîtres - là que vous servez pourtant ;
Grace à votre ineptie , à votre aveuglement :
Mais quel fruit pensez-vous retirer de vos peines ?
Avec vos propres bras , vous vous forgez des chaînes.
Par vos maîtres cruels , trahis & dégradés ,
Comme des animaux , vous êtes regardés.
Ils ont versé sur vous l'opprobre & l'indigence . . .
Et c'est pour soutenir l'éclat de leur naissance ,
Leurs titres , leurs grandeurs & leurs prétentions ,
Que vous faites la guerre aux autres Nations.
D'un Despote orgueilleux , servir le brigandage ,
Vouloir qu'un Peuple libre accepte l'esclavage ;
N'est - ce pas s'écrier devant tout l'Univers :
Nous aimons à ramper sous le poids de nos fers.

L A M È R E G É R A R D.

Quelle honte ! quelle infâmie ! . . .

Mais si vous adoptiez les Lois de ma Patrie ,
Vois quel bonheur pour vous il en résulteroit.
Tes parens n'auroient plus ni de corvée à faire ,
Ni de dixme à payer ; & dans le militaire ,
Ta paye , au même instant , du double augmenteroit.

L' O F F I C I E R.

Tes chefs ne pourroient plus , au gré de leurs caprices ,
Te battre , te priver du fruit de tes services ;
Mais avec du talent , de simple Caporal ,
Tu pourrais devenir Colonel , Général.
Nous ne regardons point aux biens , à la naissance ,
Et chez nous le mérite obtient la préférence.

Faut-il que , pour vous faire entendre ces raisons ,
Nous soyons obligés d'employer les canons ?

LE HOULAN.

Attendez. Moi fouloir charchir mis camarates.

L'OFFICIER.

Où sont-ils ?

LE HOULAN.

Dans cis empuscates.

LE MAIRE.

Y sont-ils bien contents ?

LE HOULAN.

Eux di faim quasi morts ;

N'afoir , depuis deux jours , rien mis didans leurs corps.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc rester là ? s'ils n'ont pas de quoi vivre ,
Nous en avons pour eux ; ils n'avoient qu'à te suivre.

LE HOULAN.

Eux fouloir pien fenir , eux trouver ça pien doux ;

Mais encor afoir peur d'être pendus par fous.

L'OFFICIER.

D'être pendus par nous !

LE MAIRE.

La réponse est fort bonne.

LA MÈRE GÉRARD.

Va , va , mon cher ami , nous ne pendons personne ;
Mais nous donnons la chasse à tous les scélérats.

LE MAIRE.

Mes enfans , soulageons ces malheureux Soldats ;

Ce sont nos ennemis , je le sais , mais qu'importe ?

Je vous demande qu'on leur porte

Les secours dont ils ont besoin.

LA MÈRE GÉRARD.

Bravo , la motion. Oui , nous en aurons soin.

(Elle entre chez elle).

LE HOULAN.

Eux itre encor pien las di fous faire li guerre.

Toujours mourir di faim , & couchir ventre à terre.

N'itre chamais vainqueurs. . . .

L'OFFICIER.

Que par la trahison.

LE HOULAN.

Moi parler franchement. Fous afoir pien raison.

LE MAIRE.

Des traîtres, pour de l'or, ont vendu leur Patrie.
 D'un mépris général que leurs noms soient couverts.
 Vils esclaves marqués du sceau de l'infâmie,
 Qu'ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans les fers.

LA MÈRE GÉRARD *revenant avec un panier.*

Tiens, mon garçon, voilà de quoi les faire attendre;
 Portes-leur ce panier & ces provisions.

LE HOULAN *prennant le panier.*

Oh, que di graces à fous rendre
 Pour sti ponnes attentions !

QUATUOR.

LA MÈRE GÉRARD.

Fais leur voir la différence
 Des bons avec les méchans,
 Et qu'il n'est pas vrai qu'en France
 Nous pendons les Houlan.

LE HOULAN.

C'est un ennemi charitaple
 Qui va li sauver de la mort.
 O Nation charmante, imaple !
 O comme y font pénir leur sort !

L'OFFICIER, LE MAIRE, LA MÈRE GÉRARD.

Vas-t-en donc bien vite,
 Ne t'arrêres pas.
 Vas-t'en donc bien vite,
 Trouver tes Soldats.

LE HOULAN.

Adieu, je fous quitte
 Et riniens pien fite,
 Avec lis Souldats.

Vas-t'en donc bien vite,
 Trouver ces Soldats.

(*Il sort avec le panier de provision*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté le Houlan.*

L'OFFICIER.

ILs ont raison de fuir la verge despotique.

LA MÈRE GÉRARD.

Oui, mais éclairons-les pour leur pratique.

La

La plupart des mortels gouvernés par l'erreur,
Faute d'instruction, cherissent leur malheur.

LE MAIRE.

Rien n'est plus véritable ; & long-tems l'ignorance
Fut la source des maux qui ravageoient la France.
La Superstition, d'un voile ténébreux,
Enveloppoit la terre, & nous fermoit les yeux.
Tandis qu'à ses côtés le cruel Despotisme
Veilloit pour soutenir les droits du fanatisme,
Et de l'esprit humain punissoit les élans,
Comme on auroit puni les forfaits les plus grands.

LA MÈRE GÉRARD.

Mais ils se souviendront, je crois, de la devise :
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise.
S'ils n'avoient pas commis tant de crimes divers,
Peut-être serions-nous encore dans leurs fers.
(*On entend un grand bruit de Tambours, de Fifres
& de Clarinettes.*

Quel est ce bruit ? Qu'entends-je ? Est-ce quelque victoire
Qu'on nous annonce encore ? Je me plais à le croire.

L'OFFICIER.

Allons voir ce que c'est.

LA MÈRE GÉRARD.

Nous ne ferons pas mal.

C'est peut-être Alexis qu'on nomme Général.

Elle sort avec les villageois & villageoises.

La troupe se retire sur une marche.

SCÈNE VII.

LE MAIRE seul.

O Sainte Liberté ! tout reconnoît tes charmes.
Aux cœurs les plus cruels tu fais rendre les armes. . .
Mais que nous a coûté l'erreur de nos ayeux,
En créant parmi nous ce phantôme odieux,
Qui, s'aggrandissant par le crime,
Environna d'effroi son trône illégitime ;
Qui, s'abreuvant du sang & des pleurs des humains,
Balançoit notre sort dans ses barbares mains,

G

A ses pieds enchaînoit la terre,
Et se croyoit égal au maître du tonnerre....
Mais nos bras ont brisé ce colosse effrayant.
Au fond du précipice il tombe en mugissant,
Entraînant avec lui les fers de l'esclavage,
L'injustice, la fraude & le poids des abus.

Qu'il exhale en cris superflus
Les derniers momens de sa rage !..
La Liberté triomphe ; & cet arbre divin,
Elève dans les Cieux son front républicain.

A I R.

Des Tyrans je vois la puissance
Éprouver d'horribles revers.
Le Génie heureux de la France
Va planer sur tout l'Univers.
Bientôt l'aigle dont la vitesse
Contre nous a pris son essor,
S'en ira cacher sa faiblesse
Dans les antres glacés du Nord.
Des Tyrans, &c.

SCÈNE VIII.

LE MAIRE, ROSETTE *fort gaie.*

ROSETTE.

MON oncle, savez-vous la charmante nouvelle ?

LE MAIRE.

Oui, je m'en doute un peu, la nôce sera belle.

ROSETTE.

Direz-vous qu'Alexis n'est pas un bon Soldat ?
Il s'est, comme un lion, montré dans le combat.

LE MAIRE.

Il a fait son devoir.

ROSETTE.

Il a pris les bagages,
Les chevaux, les canons & tous les équipages.

LE MAIRE.

Fort bien.

ROSETTE.

Je sens mon cœur en sauter de plaisir.

LE MAIRE.

Pour plus d'une raison tu dois t'en réjouir.

ROSETTE.

Mais comment ? Savez-vous qu'on l'a fait Capitaine ?
Il vient. Vous l'allez voir. En triomphe on l'amène ;
En habit d'uniforme , & dans tout l'Escadron ,
Vous ne trouveriez pas un plus joli Dragon.

A I R.

Quel triomphe ! Quelle victoire
Pour nos cœurs satisfaits !
L'amour s'unit à la gloire ,
Pour nous lancer ses traits.
Dans son costume ordinaire ,
Alexis charmoit mes yeux ;
Mais en habit militaire
Qu'il me plaît encor bien mieux !
Quel triomphe , &c.

SCÈNE IX.

ALEXIS *en habit d'Officier*, LES VILLAGEOIS ,
LES SOLDATS , LE MAIRE , ROSETTE.

CHOEUR *entrant sur la Scène.*

QUE l'écho joyeux ,
Porte jusqu'aux Cieux ,
Nos chants d'allégresse.
La gloire & l'amour ,
Vont de ce séjour ,
Bannir la tristesse.
Que l'écho joyeux ,
Porte jusqu'aux Cieux ,
Nos chants d'allégresse !

LE MAIRE *examinant Alexis.*

Le voilà. Comment donc ? Cela lui va fort bien.

ALEXIS.

Oui, de ce côté là mon ame est satisfaite ;

Et si vous m'accordez Rosette ,

A mon bonheur il ne manquera rien.

ROSETTE.

N'allez pas , mon cher oncle , oublier vos promesses.
Vous êtes si charmant !

LE MAIRE.

Laissons là ces caresses.

Je dois vous marier ; mais quand les ennemis
Seront entièrement expulsés du pays.

ALEXIS.

Oh , nous les chasserons ; n'en soyez pas en peine.

LE MAIRE.

Mais cela n'est pas fait , monsieur le Capitaine.

ROSETTE.

O les maudits Prussiens ! O si je les tenois !

LE MAIRE.

Diantre ! ils auroient à faire à trop forte partie.

ROSETTE.

Tenez , mon cher oncle , je crois

Que c'est de votre part une plaisanterie ;
Et de nous marier vous n'avez pas envie.

LE MAIRE.

Si ce n'est pas mon vœu , pourquoi l'ai-je promis ?

ROSETTE.

C'étoit pour forcer Alexis
À prendre le parti de la guerre.

LE MAIRE.

Ses succès t'ont prouvé qu'il ne pouvoit mieux faire.

LA MÈRE GÉRARD.

Vous plaît-il d'écouter ici ma motion ?

LE MAIRE.

Parlez. Je suis certain qu'elle sera fort sage.

LA MÈRE GÉRARD.

Je vote pour le mariage.

Qu'il se fasse au plutôt ; mais à condition
Qu'Alexis quittera sa nouvelle compagne ,
Pour s'en aller reprendre , & finir la campagne.

ALEXIS.

Oh , de grand cœur. Mes vœux seront tous satisfaits.

LE MAIRE.

Non. Je prétends qu'il serve encor jusqu'à la paix.

ALEXIS.

Oui , oui , jusqu'à la paix ; j'en aurai plus de gloire.

ROSETTE.

Il me fait un plaisir . . . Vous ne sauriez le croire.

LE MAIRE.

Tout finit par ces mots. Pour combler votre espoir ,
La Fête , j'y consens , se fera dès ce soir.

(21)

D U O.

A L E X I S , R O S E T T E.

Au son des clarinettes ;
Des fifres , des musettes ;
Oh , comme nous allons danser !

A L E X I S.

A nous verser à boire ,
A chanter tous , victoire ,
Le jour , la nuit vont se passer.

R O S E T T E.

Le lendemain encore ,
Au lever de l'aurore ,
On nous verra recommencer.

Avec le C H O E U R.

Au son des clarinettes ,
Des fifres , des musettes ,
Oh , comme nous allons danser !

SCÈNE DERNIÈRE.

LES HOULANS *sur la Montagne*, LES PRÉCÉDENS.

LA MÈRE GÉRARD *montrant les Houlans.*

TENEZ, tenez, voilà du renfort pour la danse ,
Des convives pour nous , des soutiens pour la France.
*Le Houlan descend la montagne à la tête de ses
Camarades , en jouant sur son fifre , ça ira. Le
premier qui marche après lui porte une bannière
avec cette inscription : Les droits de l'homme.*

R O S E T T E *au Maire.*

Comment donc ? Qu'est ceci ?

L E M A I R E.

Ce sont des Déserteurs ,
Qui viennent se ranger sous nos Drapeaux vainqueurs.
*(Les Houlans arrivent sur la Scène. Leur Chef s'élance
sur le banc de gazon , & embrasse l'arbre de la
Liberté ; celui qui tient la bannière se tient debout
à côté du même arbre ; & les autres se mettent à
genoux tout à l'entour).*

L'OFFICIER.

Les droits de l'homme ? Ciel ! Ma surprise est extrême.
De qui tenez-vous cet emblème ,
Ce signe de la Liberté.

LE HOULAN.

Dans un Filage là (que fous divez connoître)
Nous l'afoir trouvé chez li maître
Di la Municipalité.

En voyant sti parole écrite ,
Not'Ginéral fouloir qu'on li prêle pien fite ;
Mais l'afoir consarvir , emprassé di pon cœur ,
Et rapportir à fous sti signal du ponheur.

L'OFFICIER.

Que vous méritez bien notre reconnoissance ,
Et d'être admis au rang des vengeurs de la France !
Levez-vous , & prenez parti sous nos Drapeaux.
(*Les Houlans se lèvent ; on leur distribue des Cocardes tricolores*).

ROSETTE à part.

Tout me présente ici des agrémens nouveaux.
(*Les Houlans défilent en ordre , & au bruit de la musique , sous le Drapeau François. L'Officier leur donne l'accolade*).

COUPLETS.

LE HOULAN à ses Camarades.

Voyez , mis pons Camarates ,
Lis honneurs qu'on nous fait là ;
S'il chagrin fous rend malates ,
Sti pays fous guérira.
Pon vin , ponni chère ,
Et cholis minois . . .
Il danse. } Hé , v'là c'qui doit nous faire
Fenir chez lis François.

2

Souldats qui font à li guerre ,
Comme si c'étoit au Pal ;
Qui sont sûrs di leur affaire ,
Avec un pon Ginéral.
Pon vin , &c.

L'OFFICIER.

Amis , dont les dangers augmentent le courage ,
Qui frémissiez d'horreur au seul nom d'esclavage ,

Sous le même Drapeau soyons toujours unis,
Et guidés par l'honneur, cherchons nos ennemis.
Des Rois coalisés, l'orgueil & la folie,
Feront de vains efforts contre notre Patrie.
Si dans les nœuds charmans de la fraternité

Le même transport nous rallie

Aux Autels de la Liberté,

Jusqu'au dernier soupir jurons de les défendre;
Jurons de périr tous plutôt que de nous rendre.

Avec le C H O E U R.

Jurons de périr tous plutôt que de nous rendre.

L A C A R M A G N O L E.

R O S E T T E.

Sous la bannière du plaisir,
Voici l'instant de nous unir.

Bis.

Bis.

Le Drapeau tricolor
Va triompher encor.
Dansons la Carmagnole, &c.

U N E V I L L A G E O I S E.

2

Laissons grogner comme un hibou
L'Aristocrate dans son trou;
Et ne recevons pas
Ses baisers de Judas.
Dansons, &c.

A L E X I S.

3

Un Prophète nous l'a promis,
Tous nos Tyrans seront détruits;
Ils vont en paradis,
Etre Ducs & Marquis.
Dansons, &c.

L A M È R E G É R A R D.

4

Nos saints Pères, comme autrefois,
S'en iront prêcher dans les bois;
Portant sur un ânon
Leur sac & leur bâton,
Dansons, &c.

(24)

L' O F F I C I E R.

5

Que deviendront leurs Parchemins ,
Et leurs titres de Souverains ?
Moi , je crois que dans peu
On en fera du feu.
Dansons , &c.

L E M A I R E.

6

Il faut raccourcir les géans ,
Et rendre les petits plus grands ,
Tous de même grandeur ,
Voilà le vrai bonheur.
Dansons , &c.

L E H O U L A N.

7

J'ai quitté ma filains trapeaux
Pour en tifendre de plus peaux ;
Je n'ai l'autre tesir
Que de faincre ou mourir.
Dansons , &c.

F I N.

